

Georges Rodenbach. Le Figaro, 27 décembre 1898 – Gustave Larroumet¹

Hier matin, au premier coup d'œil jeté sur le journal, j'éprouvais cette secousse de surprise et de douleur, si fréquente dans, la vie de Paris, où l'on apprend la mort de ses amis avant de les savoir malades. Georges Rodenbach vient d'être enlevé, brusquement, en pleine force, à quarante-trois ans. Il y a quelques jours, il me parlait de son dernier livre² et, sachant en quelle estime je tenais son talent, il me quittait sur ces mots : « Parlerez-vous de moi ? » Je le lui promis, et je tiens ma promesse avec ces lignes qu'il ne lira pas.

Georges Rodenbach avait reçu l'adoption des lettres françaises, grâce au *Figaro*. Il n'était connu que dans les cénacles, lorsque la publication de *Bruges-la-Morte* dans ce journal vint apprendre son nom au grand public. La poésie de la mort lui ouvrait la vie littéraire. Il contractait ainsi envers l'impitoyable créancière une dette qu'il paye à bien courte échéance.

Il était Belge, né à Tournai et élevé à Bruges. Cette éducation avait pénétré son âme de manière si profonde et si durable que toute sa production, très abondante pour une carrière si courte, a eu pour inspiration constante la nostalgie de la ville qui mire ses vieilles tours dans les canaux immobiles. « Cette Bruges qu'il nous a plu d'élire, écrivait-il, apparaît presque humaine. Un ascendant s'établit d'elle sur ceux qui y séjournent. Elle les façonne selon ses sites et ses cloches. » Dans presque tout ce qu'il a écrit, prose ou vers, la capitale des « Flandres âgées » est « comme un personnage essentiel ».

Ce n'est pas que son talent manquât de souplesse. Avant de tenter la fortune à Paris, il avait publié à Bruxelles une série de petits livres où il touchait à tous les aspects de la nature et de la vie flamande : *le Foyer et les Champs, la Belgique, la Mer élégante, l'Hiver mondain*. Mais le meilleur de son talent naissant, il l'enfermait, avec une lenteur caressante, dans un recueil de petits poèmes, *la Jeunesse blanche*. Comme une dentellière de Bruges, il y brodait les images qui reflétaient dans ses yeux les aspects de la vieille cité, variés comme l'art du moyen-âge et, comme cet art, ramenés à l'unité par la constante expression d'une foi, d'une histoire, d'une race et d'une nature toujours identiques à elles-mêmes.

1 Gustave Larroumet (1852-1903) : historien d'art, écrivain et haut fonctionnaire. Franc-maçon.
Cet article a été reproduit intégralement dans le *Figaro* du 22 décembre 1923 à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la mort du poète.

2 *Le Miroir du ciel natal* publié en novembre 1898.

Bruges a été vivante, et elle est morte. Les canaux, où ne voguent plus que les lentes flottilles de cygnes, ont été couverts de grandes barques, venues des lointains pays. Sur les places désertes se déchaînait jadis l'énergie flamande. Vers les églises, où les puissants seigneurs dorment dans la paix somptueuse de leurs tombeaux, des cortèges de triomphe et de liesse ont marché parmi les foules et les vivats, au son des cloches dont les appels tombent aujourd'hui sur le silence des rues désertes. Bruges est un musée. Plus que la châsse étincelante sur laquelle Marie de Bourgogne offrait sa couronne à Dieu, dans la chapelle du Saint-Sang, les bijoux de ce musée sont à l'hôpital Saint-Jean, avec la naïve légende de sainte Ursule, où Memling a mis toute sa vision de la terre et du ciel. De même, l'âme pieuse de la ville, âme de renoncement et de paix, respire surtout dans l'enceinte du béguinage, sous les grands arbres entretenant la fraîcheur de l'herbe épaisse, dans la chapelle espagnole où résonnent des chants si doux, dans les petites maisons où, derrière les fenêtres strictement tendues de mousseline, les recluses rêvent et prient.

Un peintre emporte d'un pays longuement étudié assez d'impressions pour suffire longtemps au travail de l'atelier ; Georges Rodenbach quittait Bruges avec un trésor de souvenirs qu'il devait changer en prose délicate ou en vers nuancés. Les aspects et le ciel de Bruges, la splendeur éteinte de ses souvenirs, la tristesse caressante qu'elle insinue dans les cœurs allaient lui fournir de quoi séduire Paris, la ville qui forme avec Bruges un si parfait contraste ; ce Paris vivant et sceptique, tout au jour présent, dont l'œil et l'esprit courent de surface en surface, mais qui ouvre l'oreille à toute note nouvelle, ce Paris qui comprend tout, même ce qui est intime et profond.

Sa note flamande, Rodenbach l'a répétée et modulée sans lasser un public qui se déprend aussi vite qu'il s'est épris. Il l'avait conquis par la sincérité et le charme de son accent, et aussi par une souplesse habile, qui ne demandait aucun sacrifice à la probité de l'artiste. Il ne prétendait renouveler, forme et fond, ni la poésie ni le roman. Le respect qu'il avait de l'art le préservait de ce ridicule. Il n'éprouvait pas le délire d'orgueil qui tourne à cette heure tant de têtes. Instruit et avisé, il appliquait l'évolution du vers et de la prose contemporains au tour particulier de son imagination et de sa sensibilité. C'est le vrai moyen d'être original. Surtout, au lieu de rompre avec la tradition de la littérature française, il se rattachait adroitement à elle. De la sorte, amoureux de la beauté et du rêve, il prenait, non pas des modèles, mais des points de départ chez nos poètes, plastiques ou penseurs. Rien ne ressemble moins à la peinture de la ville flamande, dans l'*Albertus* de Théophile Gautier, que ses « paysages de ville » dans le *Royaume du Silence*³. Mais, beaucoup moins peintre que le grand descriptif, il avait plus d'âme aussi, pour qui se souvient du tableau romantique, c'est un charme d'en éveiller l'âme avec ces vers impressionnistes :

*En des quartiers déserts de couvents et d'hospices,
Des quartiers d'exemplaire et stricte piété,
Je sais des murs en deuil vieilliss sous les auspices
D'un calvaire où s'étale un Christ ensanglanté.*

Nous avons, avant sa venue, un poète exquis et tendre, épris de haute pensée et de perfection précise, qui savait enfermer dans des vers accomplis les aspirations confuses de l'âme. Sully

3 *Le Règne du Silence* (1891).

Prudhomme faisait palpiter dans la lumière ces beaux et tristes enfants du mystère et de l'ombre. Après lui, Rodenbach reprenait le thème des yeux, miroirs de l'âme, où passent tant d'images, et qui, une fois clos, les emportent dans la tombe. Il déroulait, à travers les *Vies encloses*, tout un « voyage dans les yeux » :

*Mon âme dans les yeux incessamment dérive,
Les yeux vastes et frais, comme emplis d'une eau vive.*

Victor Hugo avait exercé sa rhétorique de génie sur les cloches ; au matin de Pâques, du haut des tours de Notre-Dame, il avait écouté leur symphonie jouée par les cent clochers de la ville. Il avait écrit « sur la vitre d'une fenêtre flamande » sa preste variation où danse le carillon, « vêtu en danseuse espagnole », comme au seuil « d'une porte de l'air ». De ce thème, Rodenbach tirait tout un recueil de mélodies ; il faisait chanter délicieusement la plainte lointaine de Bruges sur le tumulte de Paris. Il reprenait le type de Quasimodo dans le *Carillonneur*, tout un roman, consacré à cet attrait singulier des cloches, à cette poésie puissante et douce, qui possède jusqu'à l'envoûtement.

En même temps, ce Flamand, si fidèle aux souvenirs d'enfance, devenait très vite un Parisien. Sans effort ni grimace, il se mettait à la mode du boulevard ; il devenait chroniqueur excellent. Quelque gravité et quelque poésie restaient toujours dans sa prose de journal, sans l'alourdir ni la gêner. À la première il devait une solidité assez rare en ce genre de littérature ; de la seconde il retenait la couleur et l'harmonie. Il vivait notre existence avec bonheur ; il était fier de se voir adopté par nous. Le soir où la Comédie-Française joua son petit acte, *le Voile*, il laissait voir ingénument son grand bonheur de faire entendre les cloches de Bruges sur cette illustre scène dont l'accès est une consécration.

Depuis dix ans, le français de Belgique a obtenu droit de cité dans notre littérature. Il s'est imposé avec son originalité intransigeante ; il nous a obligés à reconnaître ses titres. Notre ironie avait commencé par railler le théâtre de M. Maurice Maeterlinck et les poèmes de M. Émile Verhaeren. Je suis de ceux qui continuent à leur préférer ces qualités indigènes et nécessaires, dont la clarté est la première. Mais il y avait là une force qu'il a fallu reconnaître et saluer. Sans être bien profonde, l'influence des lettres belges a été réelle chez nous, surtout en poésie, car le théâtre et même le roman se défendent mieux que les vers contre l'obscurité.

Parmi ces écrivains de la Belgique française, la plupart continuaient d'habiter leur pays. Quelques-uns, à la suite de Rodenbach, venaient résolument tenter chez nous la fortune littéraire ; ainsi, tout récemment, M. Francis de Croisset⁴, qui déploie sa juvénile et gracieuse énergie en prose et en vers, par la plume et la parole, car il n'a pas craint de s'asseoir, aussitôt arrivé, à la Bodinière⁵, derrière la table du conférencier. Ce petit groupe nous rendait autant qu'il recevait de nous. À Rodenbach, en particulier, nous devons les succès d'une tentative utile, qu'il a menée avec beaucoup d'habileté. À l'exemple et à la suite de deux Français, Verlaine et M. Henri de Régner, il a imposé au grand public le maximum de ce qu'il peut accepter de poésie impressionniste et symboliste, de rêve et de mystère, de néo-catholicisme littéraire.

4 Franz Wiener, dit Francis de Croisset (1877-1937) : né à Bruxelles, auteur dramatique, romancier et librettiste.

5 Surnom du Théâtre d'Application.

Tandis, en effet, que la plupart de ses amis continuaient à officier en des chapelles closes, parmi des initiés, sans que leur porte grande ouverte sur la rue, le bruit de leurs cérémonies et même la réclame⁶ d'une critique qu'ils rédigeaient eux-mêmes pour l'avoir à leur goût, attirassent les passants, il se faisait comprendre en disant des choses neuves ; il mettait dans son raffinement assez de naturel, dans son mystère assez de sens et dans son symbolisme assez de pensée pour ne pas rebuter le lecteur qui ne consent pas à suivre les snobs, à feindre l'intelligence de ce qui lui échappe et à s'ennuyer pour son plaisir. À la prose absconse, au vers « polymorphe et invertébré », il n'empruntait que l'indispensable pour exprimer un genre nouveau de sentiments et d'idées.

Car derrière les prétentions ridicules et les manifestes gonflés, il y avait chez les symbolistes une force qui méritait de trouver son expression. En notre pays de légèreté et d'ironie, la préoccupation du mystère et le sentiment de l'au-delà manquaient un peu trop. La France refusera toujours d'habiter dans le brouillard, et le goût des lettres y est trop commun pour que sa littérature s'enferme dans les cénacles ; mais elle ne pouvait se dérober aux inquiétudes qui tourmentent l'âme moderne. Elle doit en partie à l'école qui, avec Rodenbach et quelques autres, était arrivée jusqu'au vrai public, un assouplissement de la forme et un élargissement de la pensée.

Il était impossible de ne pas faire cas du talent de Rodenbach ; il l'était surtout d'approcher l'homme sans l'aimer. Notre ami Gaston Calmette a dit hier, avec émotion et tact, les qualités personnelles qui lui avaient valu l'estime affectueuse de ses confrères⁷. Sauf le lot inévitable d'envieux qui court après tout homme arrivé, il n'avait pas d'ennemis, dans un monde où la concurrence est féroce. Surtout il s'était fait un petit nombre d'amitiés choisies et précieuses ; Alphonse Daudet l'avait admis parmi ses intimes ; et cela seul est un éloge pour un homme et un écrivain.

Il s'est endormi, loin de Bruges, le soir de Noël, à l'heure où les cloches tintent pour la dernière fois, avant le repos de la nuit. Qu'il soit couché dans la terre de France ou que la Belgique réclame son enfant mort, il ne sera pas exilé. Il avait deux patries, celle de son berceau et celle de sa tombe.

6 Publicité.

7 Cf. article précédent.